

# DÉCHIFFRER L'HISTOIRE : PRÉSENTATION ET DESCRIPTION D'UN CHIFFRE EMPLOYÉ PAR MARIE DE HONGRIE DANS SA CORRESPONDANCE EN LANGUE FRANÇAISE

(Decipher History: Presentation and Description of a Cipher Employed by Mary of Hungary in her French Correspondence)\*

Francisco Javier Reales Pérez\*\*

Universidad de Sevilla

**Abstract:** The confidentiality of affairs addressed in their letters pushed many personalities from the field of diplomacy and politics to cipher their correspondences, what contributed to the development of different ciphers over the centuries. This is the case of Mary of Hungary, Charles V's sister and governor of the Netherlands (1531-1555), who used several cipher languages with the aim of protecting the content of some of the letters she sent. In this paper, we are going to focus on one of these ciphers used by Mary of Hungary in her French correspondence. To do this, we will introduce the encoded documents, we will discuss the importance of ciphering these documents and we will present and describe the code.

**Keywords:** Correspondence, 16<sup>th</sup> century, Mary of Hungary, Cipher, Confidentiality.

**Résumé :** La confidentialité des affaires traitées dans leurs missives a poussé maintes personnalités du domaine de la diplomatie et de la politique à chiffrer leurs correspondances, ce qui a contribué au développement de différents chiffres au fil des siècles. C'est le

---

\* Cet article a été réalisé dans le cadre des projets de recherche suivants : « Los códigos lingüísticos secretos de las mujeres de la Casa de Austria (1500-1567) » (Proyectos de Generación del Conocimiento 2021, PID2021-126189NB-I00, proyecto financiado por MCIN/AEI/10.13039/501100011033/FEDER, UE, IP Júlia Benavent Benavent y María José Bertomeu Masiá) et « Literatura y reginalidad en la España de los siglos XVI y XVII: las mujeres de la Casa de Austria » (Proyecto PAIDI 2021, PROYEXCEL\_00847, Junta de Andalucía, IP Cristina Moya García).

\*\* **Adresse de correspondance:** Francisco Javier Reales Pérez. Departamento de Filología Francesa. Facultad de Filología. Universidad de Sevilla. C/Palos de la Frontera, s/n. 41004 Sevilla (freales@us.es).

cas de Marie de Hongrie, sœur de Charles Quint et gouvernante des Pays-Bas (1531-1555), qui a employé plusieurs langages chiffrés afin de protéger le contenu de certaines des lettres qu'elle a envoyées. Dans cet article, nous allons nous concentrer sur l'un de ces chiffres utilisés par Marie de Hongrie dans sa correspondance en langue française. Pour ce faire, nous introduirons les documents chiffrés, nous aborderons l'importance de chiffrer ces documents et nous présenterons et décrirons le code.

**Mots Clés :** Correspondance, XVI<sup>e</sup> siècle, Marie de Hongrie, Chiffre, Confidentialité.

## 1. Introduction

Des systèmes de protection de l'information ont été employés depuis des siècles, notamment dans le domaine politico-diplomatique. Dans l'exercice du pouvoir, l'information s'est toujours avérée un bien très puissant. De ce fait, les plus hauts dirigeants se sont servis de langages chiffrés qui visaient à restreindre l'accès au contenu des missives échangées. Singh (2000, p. xiii) décrit cette réalité comme suit :

For thousands of years, kings, queens and generals have relied on efficient communication in order to govern their countries and command their armies. At the same time, they have all been aware of the consequences of their messages falling into the wrong hands, revealing precious secrets to rival nations and betraying vital information to opposing forces. It was the threat of enemy interception that motivated the development of codes and ciphers: techniques for disguising a message so that only the intended recipient can read it.

Ces codes pouvaient s'appliquer partiellement ou totalement aux lettres, c'est-à-dire les documents pouvaient être entièrement chiffrés ou contenir seulement des passages rédigés à l'aide d'un langage chiffré. Par exemple, on chiffrait des détails sur la stratégie belliqueuse à mener contre une autre nation ou des informations relatives au jeu d'alliances entrepris par chaque territoire.

Les langages chiffrés ont progressivement gagné en complexité, comme nous pourrions le voir à partir de la présentation et de la description du chiffre qui nous occupe. En effet, plus sophistiqués étaient les codes, plus de difficultés poserait leur décryptage au cas où les missives parviendraient aux mains de l'ennemi. Comme l'explique Singh (2000, p. xiii), une vraie bataille a opposé ceux ou celles qui concevaient les codes contre ceux ou celles qui cherchaient à les briser :

[...] enemy codebreakers have attempted to break these codes, and steal secrets. Codebreakers are linguistic alchemists, a mystical tribe attempting to conjure sensible words out of meaningless symbols. The history of codes and ciphers is the story of the centuries-old battle between codemakers and codebreakers, an intellectual arms race that has had a dramatic impact on the course of history.

Afin d'encadrer plus spécifiquement l'objet d'étude du travail, nous allons proposer trois sous-parties où nous parlerons du chiffrement de la correspondance dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle – les missives chiffrées datent de cette époque-là –, nous traiterons l'importance des langages chiffrés pour l'empire de Charles Quint et nous ferons allusion au peu de publications qui s'occupent de l'analyse des codes employés par les membres et par les collaborateurs de l'empire.

### **1.1. Le chiffrement de la correspondance dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle**

L'art du chiffrement des documents ne commence pas au XVI<sup>e</sup> siècle. D'ailleurs, on peut voir un germe des études de cryptographie dans un ouvrage de Gabriel de Lavinde datant de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle : « Dans son « Liber Zifrarum » (Rome 1375-1383), il décrit pour la première fois la substitution simple, avec l'emploi d'un code chiffré et de lettres nulles » (Devos, 1950, p. 54).

Ce système de substitution simple se modernisera avec le temps pour rendre les codes plus inaccessibles. Par exemple, dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, Alberti<sup>1</sup> « inventa la substitution simple avec renversement des fréquences et suppression des redoublements ». En outre, il y a eu de nouvelles avancées en ce qui concerne les langages chiffrés : au-delà des voyelles, des consonnes ont été aussi chiffrées, tout comme des mots entiers faisant allusion, par exemple, à des personnages ou à des lieux clés (Devos, 1950, p. 54).

Comme l'indique Devos (1950, p. 55), cette complexification des langages chiffrés a continué de se développer :

Les lettres de l'alphabet seront représentées par des groupes de deux et de trois signes. On a recours à la représentation multiple, à l'extension du nombre de valeurs nulles ainsi qu'au chiffrement des redoublements de syllabes et de mots entiers. Dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, on apporte des améliorations aux systèmes de la substitution simple, par l'introduction du renversement des fréquences. Ce système entre dans la pratique dès le début de cette époque ; on le trouve aux Pays-Bas, dans la chancellerie impériale.

Lorsque nous « décortiquerons » le chiffre qui nous occupe – première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle –, nous pourrions constater la présence de certaines caractéristiques évoquées par Devos comme l'existence de plusieurs signes représentant une même lettre ou la présence de signes à valeur nulle. Or, le chiffre que nous analyserons dans cet article intègre d'autres

---

1 Le travail d'Alberti a été poursuivi par d'autres chercheurs, notamment par Blaise de Vigenère, qui a proposé une méthode de protection de l'information plus sophistiquée dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle : « Although he had hit upon the most significant breakthrough in encryption for over a thousand years, Alberti failed to develop his concept into a fully formed system of encryption. The task fell to a diverse group of intellectuals, who built on this initial idea. First came Johannes Trithemius, a German abbot born in 1462, then Giovanni Porta, an Italian scientist born in 1535, and finally Blaise de Vigenère, a French diplomat born in 1523. Vigenère became acquainted with the writings of Alberti, Trithemius and Porta when, at the age of twenty-six, he was sent to Rome on a two-year diplomatic mission. To start with, his interest in cryptography was purely practical and was linked to his diplomatic work. Then, at the age of thirty-nine, Vigenère decided that he had accumulated enough money for him to be able to abandon his career and concentrate on a life of study. It was only then that he examined in detail the ideas of Alberti, Trithemius and Porta, weaving them into a coherent and powerful new cipher » (Singh, 2000, p. 46).

éléments visant à rendre plus ardue la tâche du décryptage. Nous aurons l'opportunité de les aborder dans la partie consacrée à la présentation et à la description du code.

## 1.2. *L'importance de chiffrer la correspondance impériale*

Après avoir introduit un aperçu relatif au chiffrement de la correspondance jusqu'à la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, nous allons essayer d'expliquer pourquoi il était aussi important de faire recours à ce type de langages chiffrés en vue de protéger des informations jugées confidentielles ou privées – spécialement dans le domaine de la correspondance impériale –.

En effet, les différents agents politiques et diplomatiques de l'empire de Charles Quint se servaient des codes pour préserver les informations qui, à leurs yeux, devaient rester secrètes – notamment au cas où les missives tomberaient dans des mains ennemies –. Dans ces lettres partiellement ou totalement codées, on chiffrait, par exemple, l'arrangement d'un mariage à des fins politiques, la négociation d'un traité de paix entre différentes nations ou la stratégie militaire à mener lors d'une guerre.

Dans le but d'illustrer à quel point la sphère impériale s'est servie des langages chiffrés, nous avons consulté la « Collection Granvelle »<sup>3</sup>, abritée à la Bibliothèque municipale de Besançon (BMB), et nous avons effectué une recherche portant sur les missives chiffrées échangées par les différents composants de l'empire jusqu'à l'année 1555 – date de l'abdication de Charles Quint, mais aussi l'année où Marie de Hongrie quitte ses fonctions en tant que gouvernante des Pays-Bas –. Nous avons trouvé, par exemple<sup>4</sup>, des lettres chiffrées échangées entre des membres de la maison de Habsbourg – Marie de Hongrie et Charles Quint –, mais aussi un nombre encore plus notable de missives codées correspondant à un échange entre les représentants politiques de l'empire – notamment Charles Quint, Marie de Hongrie, Nicolas Perrenot de Granvelle ou son fils, Antoine Perrenot de Granvelle – et les ambassadeurs de l'empire dans les différents territoires – surtout Jean de Saint-Mauris (ambassadeur de l'empire en France) et Simon Renard (ambassadeur de l'empire en France et puis en Angleterre) –.

De fait, comme l'explique Tallon (2010, p. 161), l'exercice du chiffrement des missives se répand et gagne en complexité au XVI<sup>e</sup> siècle :

Les limites du développement du gouvernement par l'écrit touchent la diplomatie comme toutes les autres activités politiques. Elles s'aggravent avec ses impératifs propres : la sécurisation du courrier conduit au cours du siècle à un développement considérable du chiffrement des lettres. Cette pratique devient non seulement de plus en plus courante, mais aussi de plus en plus sophistiquée : aux lettres où seuls quelques noms ou quelques passages étaient chiffrés

---

2 Le choix de cette période d'étude a été marqué par la date des deux missives où nous avons pu constater la présence du chiffre que nous abordons dans cet article, à savoir : 1546.

3 La recherche a été effectuée grâce au site « Mémoire Vive. Patrimoine numérisé de Besançon » (<https://memoirevive.besancon.fr/>) qui donne accès aux 103 manuscrits conformant la « Collection Granvelle ».

4 La relation de personnages et de missives échangées que nous présentons ne se veut pas une liste exhaustive. Nous voulons juste illustrer à partir des exemples l'importance de l'emploi des langages chiffrés dans la correspondance des différents agents impériaux.

succèdent des lettres totalement cryptées avec des codes extrêmement complexes combinant plusieurs clés, changées très fréquemment. Ce chiffage ajoute encore au temps passé à la rédaction comme à la réception des correspondances.

Philippe II, par exemple, a décidé de ne plus utiliser les codes employés du temps de l'empereur Charles Quint : « S'ajoute aussi le nouveau souci de protéger les codes : Philippe II fit changer tous les anciens chiffres de son père à son avènement au trône » (Tallon, 2010, p. 161).

### **1.3. Peu de contributions consacrées aux chiffres impériaux**

Pour clôturer cette première partie d'introduction, nous voulons mettre l'accent sur le fait que la correspondance impériale chiffrée a été assez peu étudiée. Ainsi, il est possible de trouver actuellement des codes qui n'ont pas encore été analysés – comme c'est le cas, d'après nos recherches, du code qui nous occupe dans cet article –. L'analyse des langages chiffrés est souvent délaissée dans les ouvrages abordant la correspondance impériale. L'un des exemples les plus illustratifs est l'œuvre *Papiers d'État du cardinal de Granvelle d'après les manuscrits de la Bibliothèque de Besançon* (neuf tomes, 1841-1852), réalisée sous la direction du bibliothécaire Charles Weiss. Cet ouvrage s'est focalisé sur le contenu historique des missives, ce qui fait qu'il n'y ait quasiment pas d'apports philologiques<sup>5</sup>. Par conséquent, la transcription des lettres n'indique pas, par exemple, le début et la fin des différents passages chiffrés – s'il y en avait –.

Or, nous trouvons de nos jours de plus en plus de publications qui s'occupent de l'étude des chiffres dans la correspondance impériale, parfois jusqu'au point de s'intéresser – au-delà de la présentation du code – à des détails plus concrets : la délimitation des personnes qui employaient le code, la période d'emploi ou les raisons ayant motivé l'utilisation du chiffre. Dans son article « Les messages secrets d'Antoine Perrenot de Granvelle à Simon Renard : la question du mariage de Marie Tudor », Pich Ponce (2023a, p. 112) dresse un bilan des principales publications ayant étudié les chiffres impériaux : au XX<sup>e</sup> siècle, le principal ouvrage consacré aux chiffres impériaux est *Les chiffres de Philippe II (1555-1598) et du Despacho Universal durant le XVII<sup>e</sup> siècle* (1950) de Devos ; pour ce qui est du XXI<sup>e</sup> siècle, Pich Ponce cite les publications de Júlia Benavent (2010, 2012, 2017) et de María José Bertomeu (2009, 2010, 2012), tout comme les thèses de Kolosova (2017) – *El lenguaje secreto de la diplomacia de Carlos V (1521-1527)* – et de Luo (2021) – *El lenguaje cifrado de Isabel de Portugal (1530-1539)* –. À ces contributions, nous pouvons ajouter les deux articles suivants : « Deciphering Charles Quint (A diplomatic letter from 1547) » (Pierrot *et al.*, 2023) et « La cifra secreta de Carlos V y la subida al trono de María Tudor » (Pich Ponce, 2023b).

---

5 Il ne faut pas y voir une critique à cette œuvre, étant donné que la méthodologie de travail et les critères établis pour l'édition des missives ont été clairement délimités dans la « Notice préliminaire » publiée dans le premier tome (1841).

## 2. Contextualisation du chiffre

Dans cette deuxième partie, nous aborderons des aspects clés pour l'étude d'un nouveau chiffre, à savoir : l'introduction des documents où il apparaît ou la délimitation – si possible – tant de la période d'emploi que des usagers de ce code. En outre, à partir du contenu des missives, nous essayerons d'expliquer les motivations qui ont poussé la gouvernante des Pays-Bas à chiffrer partiellement ou totalement ces lettres.

En ce qui concerne les documents chiffrés, nous n'avons trouvé que deux missives chiffrées à partir de ce code. Notre recherche s'est focalisée sur les fonds concernant la correspondance en français de Marie de Hongrie dans la Bibliothèque municipale de Besançon (BMB), dans la Biblioteca Nacional de España (BNE) et dans la Real Biblioteca (RB). Vu que d'autres fonds n'ont pas pu être consultés, nous n'excluons pas l'existence d'autres missives ayant été codées à l'aide de ce chiffre. Ces deux documents sont abrités à la Real Biblioteca del Palacio Real de Madrid (RB) et ils appartiennent au codex RB II/2293. Étant donné que les feuillets du manuscrit ne sont pas numérotés, nous sommes obligé de proposer notre propre numérotation pour ces deux lettres : RB II/2293, f. 185r-186v et RB II/2293, f. 190r-190v. Quant à la date et lieu d'envoi, les deux lettres datent de 1546 – du 21 juin 1546 (RB II/2293, f. 190r-190v) et du 28 juin 1546 (RB II/2293, f. 185r-186v) – et elles ont été envoyées de Bruxelles.

Les deux missives ont été signées par Marie de Hongrie, sœur de Charles Quint et gouvernante des Pays-Bas (1531-1555). En revanche, pour ce qui est du destinataire, nous ne trouvons que la référence « monsieur<sup>6</sup> de Grantvelle » dans les deux lettres (RB II/2293, f. 185r-186v et RB II/2293, f. 190r-190v). Cette référence-là et la date où les lettres ont été envoyées nous laissent penser qu'il s'agit de Nicolas Perrenot de Granvelle, celui qui, de son vivant, s'est imposé comme le conseiller principal de l'empereur. D'ailleurs, même si le codex où se trouvent les deux missives devait être uniquement composé de lettres adressées à son fils – Antoine Perrenot de Granvelle –, Maurice van Durme (1956, p. 32) confirme la présence de lettres envoyées et reçues par Nicolas : « Ajoutons enfin que les *Cartas al Obispo* et la *Correspondencia del cardenal* contiennent aussi une quantité assez importante de lettres de et à Nicolas Perrenot de Granvelle, père de l'évêque d'Arras et premier conseiller de Charles-Quint de 1530 à 1550 ».

En ce qui concerne le contenu des missives, notons que le principal événement abordé dans les documents chiffrés est la guerre de Smalkalde et, plus concrètement, nous trouvons dans la documentation des détails relatifs à la participation de Marie de Hongrie dans cette affaire.

Dans le but de remettre ce conflit dans son contexte, il faut dire que l'empereur avait déjà envisagé à plusieurs reprises de prendre les armes contre les protestants tout au long de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle : « La tentation du recours aux armes s'est déjà fait jour en 1530, 1541, 1543 [...] » (Chaunu et Escamilla, 2000, p. 292). Pourquoi l'empereur a-t-il opté pour la guerre cette fois-ci ? Charles Quint a été poussé par des circonstances qui lui étaient plutôt favorables : « Les théologiens et les princes protestants sont désunis.

---

6 Nous trouvons dans les deux lettres une abréviation. Il pourrait s'agir alors de *monsieur* ou de *monseigneur*.

L'empereur peut, de ses terres, étrangler leur commerce. La ligue de Smalkalde n'a pas la force qu'on lui attribue. Elle n'a qu'un vrai chef, le landgrave Philippe [...] » (Chaunu et Escamilla, 2000, p. 294).

Dans ce contexte, l'empereur entame les préparatifs belliqueux<sup>7</sup>, tout en explorant la voie du dialogue :

L'arrogance et les divisions des protestants font que l'empereur n'attend plus que l'occasion. Pourtant, les colloques se poursuivent durant la diète de Ratisbonne. Charles écrit à son fils resté en Espagne qu'il continue ces colloques, mais qu'il ne croit pas que l'on puisse arriver à un accord sur les questions religieuses. On peut, on doit même négocier un accord tout en préparant les moyens de faire face à l'échec (Chaunu et Escamilla, 2000, p. 294).

D'après Henne (1859, p. 278), Charles Quint communique à la gouvernante des Pays-Bas sa décision de passer du dialogue aux armes dans une lettre envoyée le 9 juin 1546 :

[...] Charles-Quint ne perdait pas de vue le but poursuivi par son ambition. En quittant Marie de Hongrie, il l'avait assurée qu'il ne négligerait rien pour pacifier l'Allemagne, « pour y rétablir l'ordre,<sup>8</sup> » et qu'il éviterait jusqu'à la dernière extrémité le recours à la force. « Mais, lui écrivit-il, le 9 juin suivant, on a méconnu mes intentions et, après avoir consulté le roi des Romains et le duc de Bavière, j'ai dû me résoudre à la guerre [...] » (Henne, 1859, p. 278).

De cette façon, l'empereur a dû commencer à organiser les troupes et il a scellé un accord avec le pape (26 juin 1546), alors qu'il « [...] répondit aux plaintes des protestants par des promesses de paix [...] » (Lavallée, 1838, p. 389).

La correspondance de Marie de Hongrie nous permet de constater qu'elle a joué un rôle important dans cette affaire : que cela soit par le financement des troupes du comte de Buren – comme l'indique le contenu de la lettre RB II/2293, f. 185r-186v – ou par la correspondance qu'elle a échangée avec les ambassadeurs afin de les tenir au courant de l'évolution du conflit. Nous trouvons un exemple de ces échanges dans une missive<sup>9</sup> du 31 juillet 1546 que la gouvernante des Pays-Bas envoie à Jean de Saint-Mauris, ambassadeur de l'empire en France. Dans les premiers feuillets de cette lettre, elle fait part à Saint-Mauris, parmi d'autres informations, des villes et des autorités allemandes qui avaient rejoint l'électeur de Saxe – Jean-Frédéric de Saxe – et le landgrave de Hesse – Philippe de Hesse –.

Une fois que nous avons présenté le contexte<sup>10</sup> concernant le principal événement contenu dans les lettres, nous passons à aborder plus en détail la composition de chaque missive :

---

7 Et cela malgré les avertissements, par exemple, de la gouvernante des Pays-Bas : « Marie de Hongrie le met en garde : on ne peut se fier ni à la France ni au pape ; quant à l'Angleterre et au Danemark, par solidarité évidente, ils aideront les protestants allemands » (Chaunu et Escamilla, 2000, p. 293).

8 Henne inclut la virgule dans sa citation.

9 Voici la référence de la lettre : Bibliothèque municipale de Besançon, ms. Granvelle 70, f. 169r-178v. C'est une lettre chiffrée à l'aide d'un code différent à celui qui nous occupe dans cet article. Pour plus de détails à propos du code employé dans cette lettre, voir Pich Ponce (2023b).

10 Nous nous sommes limité à offrir les détails qui nous permettront par la suite d'expliquer le contenu des lettres.

La première lettre, datée du 21 juin 1546, est partiellement chiffrée. Marie de Hongrie se sert du chiffre d'abord pour justifier sa brève réponse aux lettres envoyées par Granvelle – elle considèrerait que le chemin n'était pas assez sûr – :

Je ne doute de la payne ou vous trovés pour les causes contenues en vos lectres. Et, puisque Dieu a voulu reduyre les affaires en telz termes, ne reste que de lui supplier qu'il guide le surplus. Je n'ose escrire davantaige pour aller ceste par voyeri que ne tien[s] trop seure (RB II/2293, f. 190r)<sup>11</sup>.

Puis, à la fin de la lettre, on trouve un nouveau passage chiffré où la gouvernante veut savoir si son frère Ferdinand – ou certains des fils de ce dernier – et le duc de Bavière « [...] seront en personne en ceste emprinse et si avons beaucoup d'adherens » (RB II/2293, f. 190r-190v). Faute de plus de contexte, nous devons décortiquer ces quelques mots : selon le *Dictionnaire du Moyen Français* (en ligne<sup>12</sup>), le mot *emprise* voulait dire « «Expédition militaire, attaque, assaut» » dans le jargon militaire. De ce fait, nous nous inclinons à penser que la gouvernante des Pays-Bas voulait savoir si toutes ces personnalités allaient prendre part au conflit contre les protestants. Cette hypothèse se verrait confirmée par la question de Marie de Hongrie à propos du nombre d'« adherens ». Dans les parties non chiffrées, Marie de Hongrie traite des informations moins sensibles : elle adresse des remerciements à Granvelle et à l'empereur, de même qu'elle évoque la situation des prébendes qui lui ont été offertes par Charles Quint.

De son côté, la lettre datée du 28 juin 1546 est quasi-totalement chiffrée – sauf une référence initiale à Granvelle et les derniers mots qui clôturent la missive –. Cela s'explique du fait que, à travers ce document, Marie de Hongrie décrit à Granvelle, d'une manière franche et sans beaucoup de détours, la pénible situation où l'empereur l'a mise. Elle faisait référence à sa participation dans les préparatifs qui ont précédé le conflit armé.

En effet, qui dit guerre, dit troupes et dit argent : non seulement Charles Quint n'a pas ménagé les efforts<sup>13</sup> – et donc les coûts –, mais il a fait reposer sur les épaules de la gouvernante des Pays-Bas la tâche de trouver les fonds nécessaires pour assurer le paiement des troupes de Maximilien d'Egmont, comte de Buren :

Il enjoignit à cette princesse [= Marie de Hongrie] de suppléer par de nouvelles levées au corps d'armée qu'emmènerait de Buren, et en attendant l'arrivée des subsides de l'Espagne,

---

11 Pour ce qui est des extraits tirés des missives, il ne s'agit pas d'une transcription du déchiffrement présent sur la marge ou sur les marges de la lettre, mais d'une transcription et d'une édition du passage que nous avons pu effectuer une fois que nous avons décrypté le code.

12 DMF : *Dictionnaire du Moyen Français*, version 2023 (DMF 2023). ATILF - CNRS & Université de Lorraine. Site internet : <http://www.atilf.fr/dmf>.

13 « Appréciant les difficultés de l'entreprise, et voulant, dit-il, s'entourer de troupes d'élite, il ordonna au comte de Buren de lui amener « 24 enseignes de Bas Allemands, formant 10,000 têtes, et 3,000 chevaux, hommes de choix, » et lui recommanda de cacher avec soin la destination de ces troupes. Marie de Hongrie devait y joindre 200 arquebusiers à cheval, commandés par deux bons officiers, et il chargea d'autres colonels et capitaines de lever des Hauts Allemands, cavalerie et infanterie. Il avait emmené avec lui les bandes d'ordonnances des comtes de Buren et d'Egmont, et il en attendait deux autres, se proposant de former sa garde de ces corps, en y adjoignant les gentilshommes de sa maison, trois cents gendarmes qu'il avait appelés de Naples et les nobles des Pays-Bas, dont Marie de Hongrie avait mission de stimuler le dévouement à sa cause » (Henne, 1859, p. 280-281).

de tirer des Pays-Bas au moins 300,000 écus en deniers comptants, pour payer les troupes de ce général, qu'il importait de mettre en état d'entrer en campagne avant que le véritable but de la guerre fût connu. Marie de Hongrie se hâta d'obtempérer à ces ordres, lui envoya des fonds et pressa, avec son activité habituelle, les armements du comte de Buren (Henne, 1859, p. 281).

Une tâche accomplie par la sœur de l'empereur, mais qui n'a pas été pas exempte de difficultés et de souffrance. Dans sa missive, Marie de Hongrie explique à Granvelle la situation aussi précaire où son frère l'a placée, elle met en valeur l'aide financière de Gaspar Ducci<sup>14</sup> et n'hésite pas à mettre en avant sa gestion – « Pour le moings, j'avois tant fait avec ce qui est fait, que les gens de monsieur de Buren auront ung mois de paiement pour pouvoir marcher, que ne me semble pas peu fait voyant la difficulté susdite [...] » (RB II/2293, f. 185r) – et à noter que, si elle n'y était pas parvenue, c'est sur elle qu'aurait reposé la faute : « [...] pensez doncques comme j'a[y] peu estre pour le present<sup>15</sup> si j'eusse failly du to[ut] a ladite finance [...] » (RB II/2293, f. 185v).

Le contenu des missives, et plus concrètement celui des parties chiffrées, justifie pleinement l'emploi du chiffre : cette documentation contenait non seulement des informations concernant l'organisation de la guerre, mais aussi des détails relatifs à l'état financier de l'empire et à la façon dont Marie de Hongrie pensait avoir été traitée dans cette affaire.

### 3. Présentation et description du chiffre

D'abord, nous voulons souligner que, selon nos recherches, il s'agit d'un chiffre qui n'a pas encore été étudié. De ce fait, pour parvenir à le décrypter, nous avons dû nous servir du déchiffrement du contenu de la lettre ajouté par une main postérieure sur la marge gauche – RB II/2293, f. 190r-190v – et même sur la marge supérieure et inférieure lorsque la marge gauche ne suffisait pas – RB II/2293, f. 185r-186v –.

Le code qui nous occupe est composé de signes faisant référence à des lettres, à des lettres doubles, à l'union de plusieurs lettres et à des mots entiers. À cette liste, il faut ajouter aussi les signes nuls. Pour ce qui est de la composition des signes, nous trouvons des caractères alphabétiques, numériques et stéganographiques.

Nous passons à décrire en détail ce langage chiffré :

---

14 « Le Florentin Gaspard Ducci fut le banquier principal de l'Empereur et de Marie de Hongrie » (Boom, 1956, p. 91). Vers la fin de la partie chiffrée, la gouvernante des Pays-Bas informe Granvelle que Ducci souhaite demander à l'empereur « [...] d'avoir la signourie de Crubeke [...] » (RB II/2293, f. 185v) – *Crubeke* fait allusion à l'actuelle commune de Kruibeke (Flandre) –. Marie de Hongrie souligne les avantages de l'opération et les services rendus par Ducci.

15 On y voit le signe  (*na*), mais nous considérons que c'est une confusion par rapport au signe  (*se*). Nous justifions cette hypothèse à partir de la ressemblance des deux signes et du contexte fourni par la lettre. Nous avons rencontré plusieurs exemples de ce type : des confusions entre deux signes similaires ou l'oubli d'ajouter le complément qui indiquait la voyelle d'une syllabe. Cela a contribué à compliquer la tâche du décryptage.

### 3.1. Les lettres

Nous présentons ci-dessous un tableau contenant les différents signes représentant les lettres dans ce code :

Lettres	Signes		
<i>a</i>			
<i>b</i>			
<i>c</i>			
<i>d</i>			
<i>e/é</i>			
<i>f</i>			
<i>g</i>			
<i>i</i>			
<i>k</i>			
<i>l</i>			
<i>m</i> <sup>18</sup>			
<i>n</i>			
<i>o</i>			

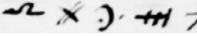
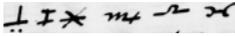
16 Vu que ce signe n'apparaît qu'une seule fois, il pourrait s'agir d'une confusion par rapport au signe habituel représentant la lettre *d* : . C'est une hypothèse qui reste à prouver si nous trouvons de nouvelles lettres codées à l'aide de ce langage chiffré.

17 Nous trouvons aussi ce signe sous la forme suivante :

18 Notons qu'il paraît y avoir une confusion dans le mot « semble » (RB II/2293, f. 185r). Pour représenter la graphie <m>, on utilise le signe correspondant à la voyelle *o*. Cela n'arrive qu'une seule fois.

<i>p</i>				
<i>r</i>				
<i>s</i>				
<i>t</i>				
<i>u</i>				
<i>v</i> <sup>20</sup>				
<i>x</i>				
<i>y</i>				
<i>z</i>				

Comme nous pouvons le voir, il existe une grande diversité de signes représentant des lettres dans ce code. Nous constatons qu'un nombre assez considérable de lettres est représenté par plus d'un signe. C'est le cas, parmi d'autres, des voyelles *a* et *u* ou des consonnes *p* et *s*.

Cela fait, par exemple, que l'on utilise deux signes différents pour représenter une même lettre, même à l'intérieur d'un mot. Illustrons cela à l'aide de deux exemples : les termes « envoyé »  (RB II/2293, f. 185r) et « supplier »  (RB II/2293, f. 190r). Nous pouvons constater que l'on utilise deux signes différents pour faire référence à la même lettre – la voyelle *e* ou la consonne *p* – dans un même mot – et peu importe la position des lettres identiques dans le mot –. C'était sans doute une bonne tactique visant à induire les ennemis en erreur.

### 3.2. Les lettres doubles

Nous n'avons trouvé qu'un seul signe représentant une lettre double :  pour *ss*.

19 Étant donné que ce signe apparaît dans le mot *filz* – qui pouvait aussi être écrit *filz* –, il n'est pas à exclure qu'il ait pu représenter la lettre *z*.

20 La lettre *v* n'apparaît seule que dans un mot – « povres » (RB II/2293, f. 185r) –. Pour ce qui est des autres termes contenant la lettre *v*, nous trouvons un signe qui correspond à la série *v* + voyelle.

### 3.3. L'union de deux ou plus de deux lettres

Abordons maintenant les signes qui représentent l'union de deux lettres – ou plus de deux lettres dans le cas de *qua*, *que/qué*, *qui/quy* et *quo* –. Généralement, ces signes constituent des syllabes, mais ce n'est pas toujours le cas. Par exemple, si l'on voulait chiffrer le verbe *changer*, sa première syllabe serait constituée au moins de trois signes : celui de la lettre *c*, le signe équivalant à *ha* et l'un des signes représentant la lettre *n*.

Comme nous pourrons le constater par la suite, il existe un vrai manque d'uniformité en ce qui concerne la configuration des signes qui représentent l'union de deux lettres ou plus. Cela dit, notre analyse nous a permis d'établir un classement qui regroupe la plupart de séries – très souvent syllabiques – dans ce que nous avons qualifié de « patrons », c'est-à-dire des groupes de séries dont les signes partagent des similitudes, que cela soit par rapport à l'élément principal ou au complément qui l'accompagne :

**Patron 1 (série *b* + voyelle, série *f* + voyelle et série *h* + voyelle).** Les signes de ce patron sont constitués d'un élément central qui est une consonne – *l* pour la série *b* + voyelle, *c* pour la série *f* + voyelle et *d* pour la série *h* + voyelle – et d'un complément – un numéro – qui est placé en dessous ou à côté de l'élément principal. Comme nous pouvons l'apprécier, le choix et l'ordre des chiffres n'est pas uniforme dans les trois séries : dans la série *b* + voyelle, le premier numéro est 0, alors que les deux autres séries commencent par 2. Apparemment<sup>21</sup>, l'ordre des numéros n'est respecté que dans la série *f* + voyelle (2, 3, 4, 5, 6).

ba	be/bé	bi/by	bo	bu
				

fa	fe/fé	fi/fy	fo	fu
				

ha	he/hé	hi/hy <sup>22</sup>	ho	hu
				

**Patron 2 (série *c* + voyelle et série *g* + voyelle).** Dans ce cas, nous trouvons des éléments principaux qui diffèrent pour chaque ensemble de lettres, mais il existe un complément qui est commun à tous les signes : la présence de deux points. Cela dit, l'utilisation des

21 Nous profitons pour émettre une hypothèse : pour la série *h* + voyelle, il se peut que, l'union *hi/hy* étant peu utilisée, le complément passe directement de 3 (*he/hé*) à 4 (*ho*).

22 Les cases vides indiquent que ces signes-là ne figurent pas dans les deux lettres analysées.

points n'est pas uniforme dans les deux séries : un point à droite et à gauche de l'élément principal pour la série *c* + voyelle et deux points en dessous de l'élément principal dans la série *g* + voyelle.

ca	ce/cé	ci/cy	co	cu

ga	ge/gé	gi/gy	go	gu

**Patron 3 (série *d* + voyelle, série *p* + voyelle, série *qu* + voyelle, série *r* + voyelle et série *s* + voyelle).** Il s'agit du patron le plus utilisé. Il est composé d'un caractère alphabétique en tant qu'élément principal – *n* pour la série *d* + voyelle, *l* pour la série *p* + voyelle, *x* pour la série *qu* + voyelle, *c* pour la série *r* + voyelle et *T* inversé pour la série *s* + voyelle – et de deux possibles compléments : un trait horizontal – en dessous de l'élément principal pour la voyelle *a* et au-dessus de l'élément principal pour la voyelle *e* (sauf dans la série *d* + voyelle) – ou l'emploi de deux points pour les autres voyelles – même s'il faut noter que la disposition de ces points n'est pas uniforme et qu'ils n'ont pas toujours la même valeur si l'on compare les différentes séries –.

da	de/dé	di/cy	do	du

pa	pe/pé	pi/py	po	pu

qua	que/qué	qui/quy	quo

ra	re/ré	ri/ry	ro	ru

sa	se/sé	si/sy	so	su

**Patron 4 (série *t* + voyelle et série *v* + voyelle).** Pour ce qui est de ce quatrième patron, nous avons décidé de regrouper les séries *t* + voyelle et *v* + voyelle parce que leurs signes comportent dans la plupart des cas des compléments communs, bien qu'ils ne soient pas utilisés de la même façon dans les deux séries. En ce qui concerne la description complète de ces séries, nous pouvons dire qu'il existe un même élément principal pour chacune des séries : la lettre *r* pour la série *t* + voyelle et un trait qui penche à gauche pour la série *v* + voyelle. Quant aux compléments, comme nous l'avons déjà annoncé, il y en a qui se répètent dans les deux séries, mais ce n'est pas toujours le cas – voir *vo* –. De plus, il n'existe pas de valeur commune pour les compléments partagés.

ta	te/té	ti/ty	to	tu
va	ve/vé	vi/vy	vo	vu

Ensuite, nous allons présenter et décrire les séries que nous n'avons pas pu intégrer dans les patrons ci-dessus exposés et nous allons rendre compte de leurs spécificités :

**Série *j* + voyelle.** Les signes de cette série sont composés d'un élément principal constitué de ce qui paraît être le numéro 3. Comme complément, nous trouvons un numéro placé en dessous de l'élément principal et une lettre qui se trouve en haut et à droite par rapport à l'élément principal. Comme si d'une exception à la règle il s'agissait, nous considérons que cette série présente une caractéristique rare dans ce code : la présence d'une suite logique quant à l'ordre des voyelles et des numéros, ce qui nous permet de proposer en bleu en commentaires en bas de page des signes pour *ji/jy* et *ju* – ces signes ne figurant pas dans les deux missives – :

ja	je/jé	ji/jy <sup>23</sup>	jo	ju <sup>24</sup>

23 Il s'agirait de  $\begin{matrix} 3^i \\ 3 \end{matrix}$  (*ji/jy*).

24 Il s'agirait de  $\begin{matrix} 3^u \\ 5 \end{matrix}$  (*ju*).

**Série l + voyelle.** L'élément principal de cette série est la consonne *m* et les compléments sont assez variés : des traits horizontaux pour *la* et *le/lé*, un signe + devant – voir *lu* – ou derrière – voir *li/ly* – la consonne et deux points en dessous de l'élément principal pour *lo*. Nous avons décidé de ne pas inclure cette série dans le patron 3 parce qu'il existe une divergence par rapport aux compléments utilisés : aucun signe du patron 3 ne contient le complément +.

la	le/lé	li/ly	lo	lu

**Série m + voyelle.** L'élément principal de cette série est la consonne *t* et il y a plusieurs compléments différents : un numéro placé à droite de l'élément principal pour *ma*, *me/mé* et *mo* et deux points aussi placés à droite de l'élément principal pour *mi/my*. Impossible cette fois-ci de proposer un signe pour *mu*.

ma	me/mé	mi/my	mo	mu

**Série n + voyelle.** Contrairement aux deux séries précédentes, il n'y a pas d'élément principal commun dans cette série : *T* inversé pour *na*, *T* placé latéralement pour *ne/né*, deux caractères non alphabétiques pour *ni/ny* et *no* et *T* pour *nu*. En revanche, il existe un complément commun, à savoir : un trait horizontal en dessous de l'élément principal – sauf pour *na* qui n'a pas de complément d'information. Cela s'explique du fait que, si l'on ajoutait un trait horizontal en dessous de l'élément principal, le signe coïnciderait avec celui qui représente *sa* –.

na	ne/né	ni/ny	no	nu

Après avoir présenté et caractérisé les signes intégrant chaque série, nous constatons que, à la différence d'autres codes impériaux<sup>25</sup> où il existait une certaine logique présente dans toutes les séries, ce code intègre, même à l'intérieur d'une série, des signes peu assimilables entre eux.

<sup>25</sup> Par exemple, dans le langage chiffré analysé par Pich Ponce (2023b), les signes représentant des ensembles de deux lettres ou plus étaient composés d'un même élément principal pour chaque série et de compléments d'information ayant la même valeur dans les différentes séries. De cette façon, un point en dessous de l'élément principal indiquait toujours que la voyelle était *a*, peu importe s'il s'agissait de *ba*, *ca*, *da* ou *fa*. C'était l'élément principal qui marquait la différence.

### 3.4. Les mots entiers

Comme dans d'autres chiffres de l'époque, on utilisait des signes renvoyant à des mots entiers. Dans les missives que nous avons analysées, nous avons trouvé un signe pour le coordonnant *et* et des signes représentant des autorités :

	Et
	L'empereur <sup>26</sup>
	Le roi des Romains
	Duc de Bavière

### 3.5. Les signes nuls

Ce code compte aussi un nombre considérable de signes nuls, c'est-à-dire des signes qui n'ont pas de valeur et dont le seul objectif est d'induire en erreur ceux et celles voulant décrypter le code. L'existence de signes nuls est un élément habituel des lettres chiffrées<sup>27</sup>. Or, nous remarquons dans la configuration et dans l'application de ce code une vraie volonté de compliquer la tâche du décryptage. Par exemple, nous trouvons des signes nuls même à l'intérieur des mots. Illustrons cela à l'aide du terme « ceste » (RB II/2293, f. 190v) :



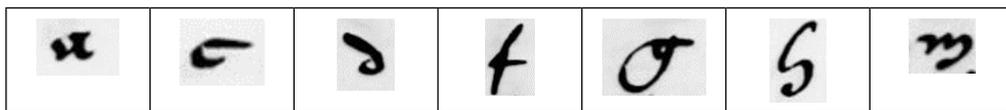
ce    signe    s    te  
           nul

Notons aussi que ces signes se présentent d'une façon assez hétérogène, c'est-à-dire qu'il n'y a pas qu'un seul modèle de signes nuls, mais des modèles de signes nuls. D'abord, nous pouvons parler de l'emploi de signes à valeur nulle ayant comme élément principal des lettres et sans aucun type de complément. En voici quelques exemples<sup>28</sup> :

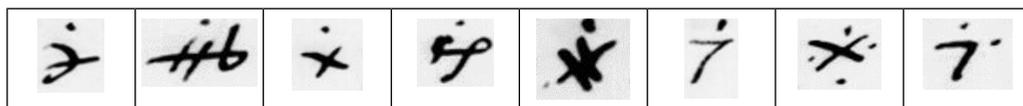
26 Ou d'autres formules comme *Sa Majesté*.

27 Dans la lettre RB II/2293, f. 185r-186v, nous trouvons même des signes qui marquent le début et la fin d'un passage chiffré : – début – et – fin ; tous les signes figurant après celui-ci sont annulés.

28 Ces signes apparaissent seulement dans la lettre RB II/2293, f. 190r-190v.



Puis, il y a un autre modèle de signes nuls qui est composé d'un élément principal qui peut coïncider avec certains des éléments principaux que nous avons vus lors de l'explication concernant les signes qui représentent une lettre ou l'union de deux lettres ou plus. Dans ces cas, ce sont les compléments – normalement un point au-dessus du signe, mais pas que – qui nous permettent de savoir qu'il s'agit d'un signe nul. Voyons tout cela à l'aide de quelques exemples :



#### 4. Conclusion

Dans cet article, nous nous sommes proposé d'introduire, de présenter et de caractériser l'un des chiffres utilisés par Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas (1531-1555), dans sa correspondance en langue française. Pour ce faire, nous avons inclus d'abord une première partie d'introduction où nous avons abordé le chiffrement de la correspondance – surtout le chiffrement de la correspondance impériale lors de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, même si certaines de nos réflexions ont atteint l'année 1555, date de l'abdication de Charles Quint et l'année où Marie de Hongrie quitte le poste de gouvernante des Pays-Bas –.

Puis, nous avons fourni le contexte relatif aux deux lettres codées à l'aide du chiffre analysé. L'examen, par exemple, du contenu des lettres nous a permis de montrer à quel point il était important pour les intérêts de l'empire de cacher sous forme de code les informations contenues dans cette documentation. Mis à part les détails concernant la guerre contre les protestants allemands, nous avons trouvé aussi d'autres références qui relèvent plutôt du domaine personnel, mais qui ne sont pas pour autant moins intéressantes. Nous faisons allusion à des passages comme celui qui suit : « Or, j'en suis sortie pour ce coup a l'ayde de Dieu [...] et par l'ayde de Gaspa[r] Duci [...] » (RB II/2293, f. 185v). Avec ces quelques mots, Marie de Hongrie tient à préciser que c'est grâce à Dieu et à Ducci qu'elle a pu s'en sortir – en contraste, certes implicite, avec l'aide reçue de la part de l'empire et, plus précisément, de l'empereur –.

Finalement, nous avons offert une description du code qui nous a permis de dévoiler la configuration de ce langage chiffré. Ainsi, nous avons présenté les signes qui servaient à chiffrer une seule lettre, des lettres doubles, l'union de plusieurs lettres et des mots entiers. Pour ce qui est des signes représentant l'union de plusieurs lettres, nous avons pu classer la plupart des séries dans des « patrons » que nous avons établis en fonction des similitudes partagées par les signes quant à leur élément principal et/ou à leur complément. Notons

également que nous avons terminé cette partie de l'article avec une présentation et une description des signes nuls figurant dans le langage chiffré étudié.

## RÉFÉRENCES

- BENAVENT BENAVENT, J. et Bertomeu Masiá, M. J. (2010). El sistema de espionaje italiano del Cardenal Granvela. Dans F. Velasco, D. Navarro et R. Arcos (Éds.). *La inteligencia como disciplina científica. Actas del I Congreso Nacional de Inteligencia* (p. 301-312). Ministerio de Defensa et Plaza y Valdés.
- BENAVENT BENAVENT, J. (2012). Espionaje interno en el siglo XVI. Simon Renard y Étienne Quiclet. Dans F. Velasco et R. Arcos. (Éds.). *Cultura de Inteligencia. Un elemento para la reflexión y la colaboración internacional. Actas del II Congreso Nacional de Inteligencia* (p. 185-206). Plaza y Valdés.
- BENAVENT BENAVENT, J. (2017). Las cartas cifradas en la correspondencia de las mujeres de la Casa de Austria. Dans A. Gallego et al. (Coord.). *La carta. Reflexiones interdisciplinarias sobre epistolografía* (p. 353-358). Editorial Universidad de Granada.
- BERTOMEU MASIÁ, M. J. (2009). *La guerra secreta de Carlos V contra el Papa. La cuestión de Parma y Piacenza en la correspondencia del cardenal Granvela. Edición, estudio y notas*. Publicacions de la Universitat de València et Ediciones de la Universidad de Murcia.
- BERTOMEU MASIÁ, M. J. (2012). Las cifras españolas en el siglo XV. Dans F. Velasco et R. Arcos (Éds.). *Cultura de Inteligencia. Un elemento para la reflexión y la colaboración internacional. Actas del II Congreso Nacional de Inteligencia* (p. 207-216). Plaza y Valdés.
- Bibliothèque municipale de Besançon. *Collection Granvelle* (du ms. Granvelle 1 au ms. Granvelle 103). Site « Mémoire Vive. Patrimoine numérisé de Besançon » : <https://memoirevive.besancon.fr/ark:/48565/sh6k7xqbwv05>
- BOOM, Gh. de (1956). *Marie de Hongrie*. La Renaissance du Livre.
- CHAUNU, P. et ESCAMILLA, M. (2000). *Charles Quint*. Librairie Arthème Fayard.
- DEVOS, J.-P. (1950). *Les chiffres de Philippe II (1555-1598) et du Despacho Universal durant le XVII<sup>e</sup> siècle*. Palais des Académies.
- DMF : *Dictionnaire du Moyen Français*, version 2023 (DMF 2023). ATILF - CNRS & Université de Lorraine. Site internet : <http://www.atilf.fr/dmf>
- DURME, M. van (1956). Notes sur la correspondance de Granvelle conservée à Madrid. *Bulletin de la Commission royale d'histoire. Académie royale de Belgique*, 121, 25-83. <https://doi.org/10.3406/bcrh.1956.1643>
- HENNE, A. (1859). *Histoire du règne de Charles-Quint en Belgique*. (Tome 8). Émile Flatau.
- KOLOSOVA, O. (2017). *El lenguaje secreto de la diplomacia de Carlos V (1521-1527)*. [Thèse de doctorat présentée sous la direction de J. Benavent Benavent]. Université de Valencia. <https://www.educacion.gob.es/teseo/imprimirFicheroTesis.do?idFichero=IRW9rYZ5Y3g%3D>

- LAVALLÉE, Th. (1838) : *Histoire des Français depuis le temps des Gaulois jusqu'en 1830*. (Tome 2). Paulin et Hetzel.
- LUO, W. (2021). *El lenguaje cifrado de Isabel de Portugal (1530-1539)*. [Thèse de doctorat présentée sous la direction de J. Benavent Benavent]. Université de Valencia. <https://www.educacion.gob.es/teseo/imprimirFicheroTesis.do?idFichero=Lhd%2B71mRuvk%3D>
- PICH PONCE, E. (2023a). Les messages secrets d'Antoine Perrenot de Granvelle à Simon Renard : la question du mariage de Marie Tudor. *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*, 38(2), 111-121. <https://doi.org/10.5209/thel.90555>
- PICH PONCE, E. (2023b). La cifra secreta de Carlos V y la subida al trono de María Tudor. *Çédille, Revista De Estudios Franceses*, 24, 429-448. <https://doi.org/10.25145/j.cedille.2023.24.22>
- PIERROT, C. et al. (2023). Deciphering Charles Quint (A diplomatic letter from 1547). *HistoroCrypt, 6<sup>th</sup> International Conference on Historical Cryptology*, 148-158. <https://doi.org/10.3384/ecp195704>
- Real Biblioteca del Palacio Real de Madrid. *Cartas francesas al obispo de Arrás*. Ms. II/2293.
- SINGH, S. (2000 [1999]). *The Code Book: the science of secrecy from ancient Egypt to quantum cryptography*. Anchor Books.
- TALLON, A. (2010). *L'Europe au XVI<sup>e</sup> siècle. États et relations internationales*. Presses Universitaires de France.
- WEISS, Ch. (1841-1852). *Papiers d'État du cardinal de Granvelle d'après les manuscrits de la Bibliothèque de Besançon*. (9 tomes). Imprimerie royale.

## NOTICE BIOGRAPHIQUE

Francisco Javier Reales Pérez est Professeur au Département de Philologie Française de la Faculté de Philologie de l'Université de Séville. Il est également doctorant dans cette même Université. Actuellement, il est membre du groupe de recherche « Estudios Lingüísticos Aplicados al Francés » (HUM-258) et il appartient à deux projets de recherche : « Los códigos lingüísticos secretos de las mujeres de la Casa de Austria (1500-1567) » (Proyectos de Generación del Conocimiento 2021, PID2021-126189NB-I00, proyecto financiado por MCIN/AEI/10.13039/501100011033/FEDER, UE, IP Júlia Benavent Benavent y María José Bertomeu Masiá) et « Literatura y reginalidad en la España de los siglos XVI y XVII: las mujeres de la Casa de Austria » (Proyecto PAIDI 2021, PROYEXCEL\_00847, Junta de Andalucía, IP Cristina Moya García).

Date d'envoi: 13-05-2024

Date d'acceptation: 29-07-2024

